

Derrière la vitrine donnant sur la rue, une théorie de paires de chaussures, posées à même le sol, côtoie des habits accrochés sur des portants. Toutefois, quels que soient le jour et l'heure, la boutique demeure obstinément fermée. Tandis que, pour peu qu'on franchisse le porche mitoyen, sur rendez-vous (en attendant la réouverture officielle du 19 mai), l'espace culturel, lui, reste accessible. Raccourci schizo des attermolements de l'époque, l'exposition de Kenny Dunkan «cadenasse» de la sorte un vrai-faux commerce, alors que le volet plus explicitement artistique, lui, continue tant bien que mal d'accueillir du public au compte-gouttes, au motif qu'il héberge dans une galerie – et non un musée ou une fondation –, il tient également un rôle économique. L'un et l'autre ne forment toutefois qu'une seule et même entité, projet gémellaire d'autant plus incitatif que son intitulé choisit d'emblée de contrer la morosité ambiante, en entonnant un «Keep Going!» digne des plus grands standards funk ou disco.

En avant donc, à la galerie des Filles du calvaire, où Kenny Dunkan prend ses aises, littéralement du sol au plafond. Car autant l'échoppe – constituée des effets personnels de l'artiste – qui s'offre au regard des passants répond à un ordonnancement soigné, autant l'ancre contigu ressemble à un joyeux foutoir. Du moins, en apparence. C'est-à-dire avant que l'on ne comprenne que, photographies, vidéos et sculptures entremêlées dans une installation au format XXL, tout dialogue et se répond autour d'un questionnement intime brassant des considérations sociales, sexuelles, politiques et raciales.

Stigmates. Passé par les Arts appliqués et les Arts-Déco, sélectionné en 2015 par la ruche prospective de l'art contemporain qu'est le Salon de Montrouge et résident l'année suivante de la Villa Médicis, l'artiste s'était illustré voici sept ans avec la performance filmée *Udrivinnmecraz* – où il dansait face à la Tour Eiffel affublé d'une veste brodée avec 2500 porte-clés à l'effigie du monument. Il est 100 % Français – précision pas inutile, entre la consonance de son patronyme, le titre des œuvres et les divers écrits qui jalonnent le parcours, suggérant des origines anglo-saxonnes. Tout juste faut-il y voir, selon l'intéressé, une «manière de brouiller les pistes» en usant de cette langue liée au «marketing et à la com», mais



Affinities Are Miracles, de Kenny Dunkan, 2019. PHOTO COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE

Les carnavales intimes de Kenny Dunkan

aussi aux «séries télé, livres et sonorités rap et r'n'b» avec lesquels il a grandi, dans le même fuseau horaire que New York ou Washington. Parisien depuis qu'il a atteint la majorité, le trentenaire est en effet né en Guadeloupe. Un territoire qui, communément perçu depuis la métropole comme une villégiature

Né en Guadeloupe, l'artiste parisien, passé par la Villa Médicis, prend ses aises à la galerie des Filles du calvaire et utilise photos, sculptures ou vidéos pour mêler les questionnements politiques, sexuels et raciaux.

ture bercée par les alizés, n'en garde pas moins ces stigmates de la colonisation et de l'esclavage dont témoignait aussi, à l'automne 2020, l'inventaire photographique de Gregory Halpern, «Soleil cou coupé», présenté à la Fondation Henri Cartier-Bresson. Néanmoins, à l'inverse de l'Américain à l'approche exogène assu-

mée, Kenny Dunkan puise dans son propre vécu une inspiration débridée, aussi bien marquée par les archétypes à la fois festifs et contestataires d'un carnaval qui, «à défaut de centre d'art ou de musée», lui procure ses premières émotions esthétiques, que par «une éducation à la fois matriarcale et insulaire», où une «vision déformée du monde» incite à se protéger de l'extérieur, perçu comme source de danger permanent. A fortiori quand la sphère domestique ressasse les vannes racistes jadis encaissées par un oncle à l'armée. Ou le «mythofondateur» du viol d'une arrière-grand-mère, employée de la plantation, qui échoua dans la couche du maître.

Maturation. Ce trauma immanement explose aujourd'hui dans deux confessions, imprimées sur de grandes bâches plastifiées, posées par terre, que l'on imaginerait extraites d'un roman, alors qu'elles revêtent un caractère autobiographique : «Mon frère et moi étions persuadés que ma mère avait échoué en épousant un Noir. Nous la condamnions ouvertement, la tenant pour responsable de notre apparence disgracieuse.» Suivi de : «Enfant, j'avais l'habitude de prendre des douches interminables au cours desquelles je frottais frénétiquement mon corps avec une brosse pour nettoyer le sol. Les poils durs me faisaient un mal fou.»

Pour autant, couleurs, formes et matières savamment orchestrées dans le fatras, l'humeur dominante n'apparaît plus tant à l'auto-flagellation qu'à une célébration ambivalente du corps et de l'esprit. Laquelle transmueraient le courroux et la douleur en une expérimentation goulue de la vie, truffée d'éléments suggestifs (cf. une vidéo détaillant l'épluchage méticuleux d'une pomme-liane par des doigts fouissant les entrailles du fruit tel un sexe féminin, ou cette photo très Cronenberg d'un corps nu, de dos, encadré dans un canapé en cuir «space age»), poussant jusqu'au fétichisme (simili fouets et autres objets à connotation bondage, vantés comme des amulettes déviantes). Soit, étalé sur trois années de maturation mue par «*envie de séduire et d'interpeller*», le credo créole d'un affranchi clamant son besoin de créer pour «résister». Sinon «existere».

GILLES RENAULT

KEEP GOING! de KENNY DUNKAN, galerie les Filles du calvaire, 75003, 01 42 74 47 05, jusqu'au 22 mai.